

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque fait à Bade, Rastadt et Karlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 21. Le Chateau de la Favorite

[urn:nbn:de:bsz:31-301015](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-301015)

Baden-Environns.

Chapitre 21.

Le Château de la Favorite

En poursuivant notre chemin dans la plaine, nous arrivons devant le curieux château de la Favorite, où nous voulons d'arriver. Nous allons chercher le concierge du Château dans l'un des pavillons répandus dans l'enceinte de son jardin anglais. Un grand bel homme se présente à nous. En voyant briller sur sa poitrine l'étoile de la légion d'honneur, je m'écriais: Oh, Grand! comme ce jeune écuyer, en voyant au jardin des plantes, un arbre de son pays, d'écuyer: Oh, écuyer je vivais, alors, notre belle France et la gloire de l'empire, comme lui vivait ses campagnes chéries et les jeux de son enfance.

Notre homme avait servi dans les armées françaises

sous Napoléon. Dont il ne prenait le nom qu'avec
 de Gours Helmberg, pour lequel il redoublait d'empresse,
 en grossissant sa parole d'une manière tout à fait
 comique. Il avait combattu à Wagram, et comme je
 compte cette bataille au nombre de celles où j'ai
 assisté, une escopette d'armes d'état fut bientôt
 entre nous. Mais il me fallut rassembler tout ce
 que j'avais su autrefois d'allemand pour le comprendre,
 car il ne parlait pas un seul mot de français. N'ayant
 servi la France qu'avec le contingent de son pays, il
 n'avait eu de relations qu'avec sa gloire, qui était
 alors celle de presque toute l'Europe.

Nous achevâmes vis le château sous la
 conduite de notre vétéran de la grande armée, et
 chemin faisant j'appris de lui que la forteresse avait
 été bâtie en 1749 par la princesse Françoise-Sibylle-
 auguste de la famille de Souverbourg, veuve alors du
 Margrave Louis-Guillaume, le vainqueur de

Salentinen, que notre vieux brave, toujours dominé par son anthropisme guerrier, appelait en grossissant la Voie, Louise-Schlag.

Ce château est joliment isolé non loin des monts à travers les plaines du Rhin. Dans un pays où tant de beaux sites, tant de beaux points de vue abondent, lui au milieu de son vaste jardin anglais, enseveli sous des masses d'arbres qui le dominent et l'étouffent il ne voit rien et n'est vu de nulle part, tant Sybille eût soin de cacher à tous les yeux, son habitation mystérieuse.

Sybille s'y était retirée lorsque son fils aîné put se mettre à la tête des affaires de Margraviat. Elle affectionnait ce séjour et s'était plu à l'ornement de tout ce que peut imaginer l'esprit léger et fiévreux d'une jolie femme, vouée au plaisir et aux caprices de son sexe. Comme toutes les femmes passionnées, elle y avait réuni les contrastes les plus opposés, les signes de la plus vaine médisance,

à ceux de la religion la plus outrée, et quoiqu'un
Jésuite son directeur lui ait imposé de briser tous les
tableaux de sa collection qui représentaient des
sujets pa-trop mondains, ce que l'on voit encore
dans ce curieux château. Suffit pour nous initier
dans la vie intime de cette princesse, qui a inspiré
à un poète Allemand le plus admiré de ses
ouvrages, le fanatique de Spinelli.

Lorsque la Savoie fut conquise, le goût dans le
style commençait à se dégrader, déjà l'on voyait s'introduire
ce goût des subtilités qui domina le siècle de Louis XV, que
l'on a qualifié de genre d'empereur et qui gâta tout.
S'éleva de l'esprit le plus manichéen remplaçant les
grandes conceptions du génie. Ses contemporains il devait
plaire à Sully la plus futile des femmes. Tout son
château est empreint de ce caractère du style comme au siècle
au style, les murs sont peints en cailloutis avec
tamatis sur les bords du Rhin, interrompus par des
pilastres blancs. Ce que l'on appelle dans le langage

architectural style recaille. Sa façade principale regardant
 le nord au Nord-est, domicile réel et politique de Sibylle,
 comme nous le dirons d'un de nos bourgeois électeurs, la
 favorite n'était alors que de Villa, jusqu'au moment où elle
 fut élevée. Dix-sept fenêtres et deux étages. Voilà le
 développement de cette façade. Elle est précédée d'un
 escalier à deux rampes, qui affecte des contours peu
 gracieux. Les rampes portent d'ignobles statues et
 sous l'escalier d'autres statues plus mauvaises encore,
 figurent dans des niches. Le premier étage est séparé du
 second par une large corniche recouverte en tuiles, qui
 coupe désagréablement la façade sur sa hauteur. La façade
 du milieu est composée de deux gros pavillons qui forment
 une porte d'entrée aux deux et s'élève très-élevément
 le corps du milieu qui semble ébouriffé sous leur lourde
 masse. Enfin une petite coupole s'élève au milieu du
 bâtiment, elle eût pu lui donner de la grâce si elle
 était mieux exécutée.

Voilà la Favorite en dehors. Le plaquage en

cailloutés, ces statues pompadours, amènent bien le
 temps de la finitude, l'intérieur ne le démentira pas.

Notre ténacité nous en ouve les portes et nous y
 pénétrons par l'un des pavillons de la façade du midi.
 Un petit escalier, de petits corridors, nous conduisent à
 l'entrée dans appartement du premier étage. Après avoir
 traversé un anti-chambre, nous arrivons à deux
 petites chambres, dont nous remarquons les cheminées
 plaines sur des angles et s'élevant au tour jusqu'au
 plafond. Elles sont plaquées de carreaux bleus de fayence et
 chargées du haut en bas de motifs de la Chine, de
 petits vases chinois et autres brimborions de la table
 chinoise, potes de bois et petits supports de bois. Les consoles,
 les glaces, les candélabres, tout enfin, dans ces deux
 petites chambres vient dans tons de fleurs jaunes, et sur
 chaque pièce outre brève, l'écriture ne manque pas de
 nous dire, dans un langage Gallo-Germanique fortement
 accentué, la Chine, la Chine.

Suit une curieuse salle, vrai miroir à allonges,

assemblage bizarre d'une multitude de petites glaces, placées
 contre les murs, suspendues au plafond, brillant de toutes
 parts et entremêlées de plus de cinquante portraits de
 Sibylla, représentée en jésu dans tous les costumes qu'elle
 prenait, lorsqu'ennuyée de son triste cour-Badoise, elle
 allait à Venise oublier ses douleurs dans la fête de
 son carnaval si renommé sans ce genre. Le tout est
 mêlé de fayences, de souss, de chinés, rien de plus
 étrange que tout cet amalgame.

On passe de là dans les chambres à coucher de la
 princesse. Le lit y est encore tel qu'elle l'occupait dans
 le commencement de siècle passé. Le Baldaquin, les
 rideaux, le tapis qui le recouvre, sont en tuffe de soie
 brochée de Turquie. Il est élevé sur une estrade, comme
 marque dans toutes de la dignité de celle qui l'occupait,
 et séparé par une balustrade, à l'instar du lit de
 Louis XIV, à Versailles. On a jeté au plafond de cette
 chambre des ornemens blancs, mêlés de miroirs et de
 fayence bleue. C'était à ce qu'il parait un gout écru.

après la principale. Le parquage est en chaux avec des fines
à la Vénitienne.

Tous vus dans la salle à manger, toutes chargées
d'ornement où le mauvais goût le dispute au goût bizarre.
Il semble croire d'une pièce à l'autre, enfin il parvient à
son comble dans la pièce qui occupe le milieu du
bâtiment. Cette pièce en occupe toute la hauteur, depuis
le rez de chaussée jusqu'à la coupole qui la termine.
Elle est revêtue sur tout son pourtour en marbre rouge
entièrement de foyons bleus. Aux quatre angles, on
figure de deux fontaines où les quatre saisons jouent
avec de petits amours. Deux autres fontaines placées sur
les côtés, sont surmontées de statues. Ces fontaines, ces
saisons, ces amours, ces statues se détachent en blanc
sur le fond rouge et les foyons bleus, ce qui fait un
tout aux trois couleurs bleu, blanc, rouge. Ces galeries
à balustrade placées au premier étage jointes les deux
parties du bâtiment que cette salle interromp.

En talon suit; il est tendu en laque verte.

par les mains de Sibylle et de ces dames d'honneur. Si on
n'y admire pas le choix des sujets, on ne peut se dispenser
de louer la grandeur du travail et la patience de l'exécution.
La chambre qui vient ensuite est aussi tapissée de travail
de la princesse.

Nous vîmes dans un petit salon orné de tableaux en
mosaïque de Florence, entremêlés de glaces sur lesquelles
sont collés une foule de porcelaines en petits médaillons
de personnages qui, dans des poses, ont intéressé Sibylle.
Elle y a joint des fleurs, des oiseaux, des ornemens en
biscuits, des objets de la Chine, du Japon, de l'Europe;
Enfin, c'est un petit miel de fantaisie de tous genres, jetés
au plafond, sur les côtés, partout.

Mais, au-delà le tableau change; ce n'est plus
Sibylle qui y règne, ce sont les modestes souverains
constitutionnels d'aujourd'hui qui l'habitent, lorsqu'ils
séjournent à la Favorite. Autant la vie douce et paisible
de Léopold et de Sophie, s'éloigne de la vie agitée
et voluptueuse de Sibylle, autant la simplicité de

Leur chambre, s'éloigne de la recherche d'empresse des
autres. Leurs lits occupés, comme dans nos caducées, d'une
modestie ouïe, dans circons, dans tapis sont placés sur
l'un des côtés de cette chambre; Des chaises, une petite table,
une petite table de laquette tombante sur petites circons de
monstrations qui cachent les bases de toilette placées dessous,
à la manière allemande, voilà tout l'ameublement de ce
le nouveau grand sur sa partie de chambre. Quant à
l'ancienne Moograve, elle l'avait l'œuvre du sujet
chinois peinte sur carton de bois et appliqués contre les
murs.

Le vous fait voir des autres appartements sur la
chinois règne comme à Pékin, pour vous conduire
à la cuisine, où vous attendez trouver d'autres singularités
non moins curieuses. On y a conservé, comme dans un
musée, toutes les pièces qui composaient l'office de table.

Sur deux dressoirs pyramidaux sont placés cent seize
plate en étain de toute grandeur, et deux autres étages
une quantité d'articles servis, carrés, triangulaires

hexagonales, des tables, des vases, de formes diverses, en porcelaine bleu de la Chine; une verrerie complètes. Des bouteilles, où l'on voit le verre formé sous les formes les plus grotesques. Nosse concierge nous mit en main une certaine ostentation le Vieroccurus de la pinacelle, en l'accompagnant de cette exclamation significative, Sienuffe Sibylla, ah! ah! C'est effectivement un verre d'une dimension qui dépasse celle des verres que se donnent quelquefois les meilleurs buveurs. Mais ce qu'il a de plus remarquable, c'est qu'il est d'une légèreté qui surprend, et lorsque vous le saisirez, et qu'il est de la quantité de la liqueur versée en le remplissant, il ne fatigue jamais la main qui le porte, fût-elle la plus délicate.

Mais voyez ce gros magot de la Chine, accompagné sur son derrière et tenant d'une manière si grotesque. Cirez lui les bras, ouvrez lui la poitrine, enlevez lui la crâne, par la bouffe de cheveux, vous trouverez autant de cheveux as renferme les épices de la cuisine.

Partez sans la pièce à côté, les yeux sur les états

Flab! Sur une table tout un service en fayence à la hollandaise
 sont chaque plate figuree au naturel. Des animaux, des
 plantes et des fruits. C'est un lion, une daine, une
 canard, une faisans, une Pélican, une tortue, un chon,
 Des artichots, Des asperges, un melon, Des citrons &
 oranges communs au Sines de Sibylle.

Cel est le chateau dont Sibylle-Augusta faisoit
 son Palais, ce qu'elle appelloit de sa favorite. Sarcourent
 maintenant le jacinthe.

On n'y voit ni rochers, ni montagnes, ni cascades, ni
 ruissaux, ni porte chinoise ou turque: Il est cependant
 anglais, mais il n'est anglais que par des gazons, des
 arbres de haute-futaie, et des allées lactueuses. Aucune fleur
 ne vient de ce Vire. Couverts égayer cette teinte générale
 de bristes et menottes. Versées et remplis l'air de doux
 parfums de dons ames corbaanées, vary voit moins exuse,

L'uhle chieree et ces moissons brayantes.

De pois etantistants. Dans leurs cottes tremblantes.

Ci et là se montent les gentille marguerites, petite crada

aux blanches pétales dont dans l'ombre plus d'une fois la
 tendre sibylle ^{la corolle} offensa d'une main tremblante pour commettre
 le sac d'un nouvel amour; l'innocente et timide Viollette que
 la douce bakine recita; le Magnolia coquette, fleur de légèreté,
 emblème de plus d'un petit seigneur de la cour de la princess.

Mais j'aperçus une petite pièce d'eau sur laquelle
 nage avec fierté,

Un Cygne au bec superbe, au plumage argenté.

Cet homme amant de l'eau, navigateur habile d'épaves à demi
 ses ailes comme les blanches voiles d'un navire, il agite
 ses cannes noires et légères, glisse sur la liquide surface,
 et arrive vers nous, en traçant derrière lui, le sillage
 angulaire de sa nef empennée. Je voulais jouer avec lui,
 mais fier de sa beauté, il fut outré de tant de familiarité
 et à coup de bec lança de toute la force de son
 long cou, il repoussa mes caresses. Je laissai ce brutal
 jadis seul de son orgueil, et de mis à l'eau dans
 le cristal de ses eaux, où il vit isolé. C'est l'image
 de l'homme superbe, qui ne se croit point d'égaux.

Mais bientôt le ciel se charge de nuages, un
 vent impétueux souffle à travers les arbres, les bruyères,
 soulève leurs branches, entretient leurs feuilles, un
 nuage de poussière nous enveloppe, des éclairs effrayants
 se succèdent sans relâche et sont suivis immédiatement
 d'horribles éclats de tonnerre que l'écho des montagnes
 redoublent. Enfin la pluie nous inonde, à des gouttes
 larges et distantes succède une pluie rapide et
 condensée; nous fuyons, il nous faut chercher un
 asyle. C'est alors que s'offre à nous une longue
 galerie voûtée jettée au travers du jardin et qui sert
 de promenoir et d'abri contre les orages ou au soleil
 trop ardent. En fait de cette galerie et pour lui servir
 de pendant, est un semblable bâtiment non destiné
 aux promeneurs, mais qui renferme un corps de garde pour
 petits enfants, le logement du jardinier, et le chapeau est
 entre les deux, une piece de gaze les sépare. L'effet
 qu'ils produisent est brillant et trancheant; ils présentent des
 vitres, mais à coup sûr ils n'ombrent pas les lieux.

Après quelque temps de promenade sous les galeries (l'orage cessé), le ciel prend peu à peu sa transparence aquilaine, la nature a regagné ses couleurs et repris plus d'éclat, nous reprenons notre promenade en jardins à travers une seconde pluie, tombante goutte à goutte de chaque feuille qui la tient en réserve, et bientôt nous nous trouvons plus mouillés que nous ne l'aurions été par l'orage lui-même. L'heureuse invention que les jardins anglais!

A travers des masses d'arbres et comme cachés à tous les yeux, nous apercevons un petit édifice de forme octogone surmonté d'une petite coupole. Hégante et tout isolée en écorce d'arbres. C'est la chapelle expiatoire de la prison, nous dit notre guide avec un sourire assez malin pour un Allemand, qui nous fit comprendre qu'ici nous attendait quelque chose de ces choses excentriques dont l'imprévu et le contraste avec tout ce que nous avions vu jusqu'alors, alloient exciter notre curiosité et peut-être faire naître en nous ce sentiment de dévotion et de moquerie qui vient à la vue des faiblesses humaines,

et surtout dans un siècle d'incrédulité et de la part du
peuple le plus enorgueilli du monde.

Cette pauvre Sibylle et elle avait les yeux faits pour
le plaisir, elle avait aussi l'âme faite pour le repentir.
Comme Madeleine, elle avait beaucoup aimé, comme
elle, elle demandait qui lui fit beaucoup pardonner.
Si elle l'avait imitée dans ses erreurs, elle l'imita
aussi dans son repentir et ce petit temple, chaque année
à l'époque où le chrétien fermente de contrainte à la
pénitence, recueille les larmes et les gémissements de la
pauvre pécheresse. Sa coiffure d'une robe de bure, le
corps ceint d'une longue corde garnie de nocues et
pesante, elle passe les quarante jours du carême
seule, sans aucun être humain, par même pour la
servir, couchante sur une simple natte, préparant
ses nourritures de ses propres mains, et ne s'occupant
que de prières et d'austérités.

Mais pénitence dans l'intérieur de ce lieu, arrosé
jà par les larmes du repentir et de la pénitence.

Un corridor conduit dans le sanctuaire, ce sanctuaire ou chapelle est placé au centre, et son fait suivent les contours extérieurs du temple. Une lumière affaiblie y est projetée à travers les vitraux jaunes de la coupole. Cette lumière nous a paru trop éclatante et par effet mystérieux pour éclairer les œuvres austères de la pénitence. Elle semble d'aurore d'un beau jour, bien plus faite pour réveiller dans l'âme les vaines idées des joies de ce monde, que les sombres pensées de l'éternité.

Dans ce petit sanctuaire est un autel qui recouvre le corps d'un Christ au tombeau. De chaque côté de l'autel sont des trophées formés de tous les instruments de la passion, l'échelle, la lance, la croix, la fouete, le marteau, les clous etc. Sur deux autres faces sont deux tableaux, sur l'un voit une femme gémissante, dont la chevelure dorée tombe vers la terre, cette femme est vêtue d'une robe de bure, ceint d'une corde à nouer et prosternée sur pieds de celui d'en

émanant l'indulgence et le pardon. L'Écriture en pleurs aux pieds du Sauveur du monde, ce n'est point une prière, mais les personnages sont modelés et habillés comme ceux d'un salon de figures de cire.

Dans l'austérité sont étalés tous les instruments de l'austérité dont faitait usage la primitive. C'est d'abord un instrument de flagellation, formé de la réunion d'un grand nombre de petites lanières de cuir, armées à leur extrémité de nocives serres et terminées par un petit bouton métallique, un vitet est ménagé à l'autre extrémité pour le saisir en y passant le doigt et se frapper avec violence toutes les parties du corps en l'agitant fortement.

Dans la primitive église, les têtes couronnées se fustigeaient à la porte des temples, pour expier publiquement le scandale de leur vie. Cette primitive coutume se perpétua, et les plus sages la pratiquèrent, mais elle n'eût plus la même publicité, cela devint une expiation privée qui arrivait mieux à la

D'écarter des maux. Necker bon roi Louis IX que Sa Vertu
 et Sa piété firent mettre au rang des Saints, se faisait
 comme la discipline par son Confesseur. Le Monarque portoit
 souvent lui-même un fouet dans un coffret d'ivoire
 suspendu à Sa Ceinture, afin de la lui présenter au
 moment d'en faire usage. Et son Confesseur usoit de
 menagement, il paroittoit mécontent et lui faisoit signe
 de recommencer. Chaque Vendredi 1^{er} Louis se présentoit
 au tribunal de la pénitence, suivant l'usage d'alors;
 après l'absolution, il tenoit humblement le dos au
 prêtre et en recevoit des coups de cette discipline dont
 les cinq chainettes ou cordelettes de fer lui déchiroient
 quelque fois la peau. Il conserva longtemps un confesseur
 qui sans avoir besoin d'y être excité, lui donnoit si
 souvent des coups et autres disciplines que son chien en étoit
 mortellement guéri. (Sainville, hist. de St Louis) C'étoit sans
 doute un abus de Beauvais, par l'abus zélé de la flagellation.
 Cette discipline a longtemps été conservée dans l'abbaye
 de Hyé. On voyoit sur un des vitraux de l'église un

5^e Louis, S^t Louis les épaules nues, un genou en terre et les mains jointes devant un Dominicain qui tenait un fouet à la main. Non seulement S^t Louis pratiquait pour lui-même cet exercice de pénitence, mais il excitait aussi les autres à l'imiter. Il avait envoyé, par Jean de Meus, à sa fille Isabelle, mariée à Elibault roi de Navarre et comte de Champagne des chainettes de fer longues d'une coudée avec lesquelles il l'exhortait à se discipliner bien et souvent par ses propres péchés et par les péchés de son chétif père. (Joinville.)

Elle pensait aussi à ses péchés par les mêmes moyens, mais avec mystère et non publiquement, comme dans la primitive église, ce qui était ex pie un scandale par un scandale plus grand encore, et il est bon et moral que les grandeurs du monde s'humilient quelque fois devant l'immensité de la grandeur divine, il ne convient jamais qu'elle se regardent avec yeux de haïsses, et la dignité du pouvoir doit toujours être consérée.

Mais pour suivre notre exploration des lieux, Sibylle
 ceignait l'honneur content de sa belle taille de cette large
 ceinture dont la litière en fermaille faite daitis une
 infinité de pointes aigues qui s'obroient la peau de douce
 et de rebouter à chaque mouvement de son corps. Elle
 plaçait entre ses deux épaules cette large ceinture de même
 litière dont les dents la pénétraient lorsque fatiguée de
 l'exercice de ses austérités, elle cherchait pour son corps
 un repos qu'elle ne dormait plus à son âme. Cette autre
 ceinture en carton armée d'une foule de pointes, elle la re-
 plaçait sur sa poitrine et la frappait à coups
 redoublés, lorsqu'elle s'écriait avec désespoir *mea culpa!*
 en frottant entre les pointes dans ses chairs meurtries.
 Enfin les rendelles en carton berrillies de dents, dont
 elle garnissait ses genoux, lorsque prosternée au pied
 de son Dieu, elle le priait d'être miséricordieux. Leurs
 Sibylle, ton beau corps avait-il donc été formé pour
 un jeu de cruel!

L'espace compris entre la chapelle et l'enclos

extérieure) du temple est divisée en plusieurs pièces, par
des cloisons rayonnantes. Des angles de l'une aux angles
correspondants de l'autre. C'est dans cette première pièce
que la pauvre pécheresse préparait, elle-même, ses
aliments, avec ce qu'on lui passait à l'aide d'un trou,
car elle n'avait plus aucune communication avec le
humain. C'est dans la suivante que chaque jour elle
prenait un frugal repas, sur cette mauvaise table,
assise sur cette escabelle, sans linge, éclairée par ce
deux chafuis chandeliers de cuivre, et en compagnie
de ces deux ignobles mannequins, figurants
S. Joseph et Marie, qui eussent été sans doute fort
mal réglés de son ordinaire pénitentiel, si ils
eussent été tout autres choses que des mannequins.
Voici sans cette autre la natte de jonc, sur laquelle elle
étendait ses membres délicats, pour passer ces nuits
de douleur, couvertes de char cibles qu'elle ne quittait
jamais.

Celle fut Sibylle, avec sa contrainte et sa faiblesse,

Dont la vie entière s'écoula dans de passionnés tumultueux,
passant alternativement de l'ivresse des sens à l'ivresse
des idées. Ce ne fut pas à l'âge où l'âme, que les
sensations abandonnent, cherche au ciel ce qu'elle ne trouve
plus sur la terre, ce n'est pas en disant,

Je consacre à mon Dieu négligé trop longtemps,

De ma capacité les restes languissants.

que Sibylle se voua au repentir et à la pénitence, non Sibylle
était belle encore; mais timide, sensible et croëtoise, elle était,
à un égal degré, soumise à l'empire de ses sens et de sa
foi, et sous ce double rapport elle interprète tout ce qui
porte un cœur aimant. C'est une voile égarée par l'esprit
des tempêtes qu'une étoile du ciel qui a vers un port ouvert,
à travers de pénibles épreuves. Empire de la foi, confiance
des esprits croyants, jusqu'où peut aller votre puissance!

En sortant de la chapelle capucine de Sibylle,
et rentrant dans le jardin, nous rencontrons plusieurs
individus en habits rouges galonnés. Ce sont des piqueurs
du prince qui viennent apprendre au concierge, qu'il va

avoir l'honneur de recevoir son Groshozog, qui venoit
 d'Italie et passe par la Savoie pour regagner sa capitale.
 Notre homme s'empresse de faire porter dans un petit salon
 qui termine la galerie de promener une cotillon pour
 son attente. Deux bouteilles de champagne, deux bouteilles
 de vin de Bourgogne, deux morceaux de beurre, et quelques
 pains, voilà tout ce qui composoit le modesto repas.
 Destiné à régaler l'un des trente huit potentats, qui se
 partagent aujourd'hui souverainement l'Allemagne, et qui
 commande depuis Bâle jusqu'au delà du Rhin à
 Douze en treize cent mille ames; à régaler, dis-je, lui et
 toute sa suite.

Et moi aussi je fus desirous de goûter de son vin
 de Bourgogne, il ne fut pas difficile d'en obtenir de
 notre vieux brasseur, mon compagnon d'armes à Sagramo,
 mon noble camarade dans la légion d'honneur, car au
 même temps qu'il est concierge du chateau, il est
 aubergiste. Il me mit sur la même ligne que son
 Groshozog et me donna du même Bourgogne que celui

qu'il venait de préparer pour lui. J'avoue que rien d'aussi
 précieux n'était encore passé entre nos deux livres. Il
 était digne de son nom et d'être lu par les braves hôte
 potentats de l'Allemagne. Vous qui alliez la faveur
 n'oubliez pas le Monarque du vieux trône.

Nous attendons quelque temps le printemps pour passer
 le temps nous allons visiter une ferme qui fait partie du
 jardin. Nous irons nous distinguer de la ferme la plus
 commune c'est comme ailleurs des écuries bien sales,
 du foin partout. Je n'y ai pas même remarqué
 l'ordre, le soin, la propreté et cette sorte d'élégance
 rustique qui distingue la plupart des habitations des
 paysans d'alentour.